

Séfarade

Je me rappelle une maison juive dans un quartier de ma ville natale, qu'on appelle quartier de l'Alcázar parce qu'il occupe l'espace, encore en partie fortifié, où se trouvait l'Alcázar médiéval, la citadelle qui avait en premier été tenue par les musulmans puis à partir du treizième siècle par les chrétiens, après mille deux cent trente-quatre pour être précis, quand le roi Ferdinand III de Castille, que dans mes livres d'école on appelait « le Saint », avait pris possession de la ville récemment conquise. Pour que nous autres enfants retenions plus facilement cette date, on nous disait de nous rappeler les quatre premiers nombres à la suite : un, deux, trois, quatre, et nous répétions en chœur ce refrain comme si c'était une table de multiplication, Ferdinand III le Saint a conquis notre ville sur les Maures en mille, deux cents, trente, quatre.

Dans l'enceinte haute de l'Alcázar, presque inaccessible par les versants sud et est, se trouvait au début la grande mosquée et ensuite, sur le même emplacement, l'église Santa Maria, qui existe encore bien qu'elle soit fermée depuis des années pour des travaux de restauration qui n'en finissent pas. Elle a, ou elle avait, un cloître gothique, la seule chose vraiment ancienne et précieuse du bâtiment qui a été restauré bien des fois sans trop de ménagements, surtout au dix-neuvième siècle quand on lui a ajouté, vers mille huit cent quatre-vingt, un vague portail banal et une paire de clochers sans aucun intérêt. Mais le tintement de ses cloches, je pouvais le reconnaître parmi n'importe lequel de ceux qu'on entendait dans la ville à la tombée du jour, parce que c'étaient les cloches de notre paroisse, et je savais aussi quand elles sonnaient le glas et quand la messe des morts, et le dimanche, à midi et en fin de journée, je reconnaissais le généreux carillon qui annonçait la grand-messe. D'autres cloches presque aussi proches avaient un son beaucoup plus grave, à la résonance solennelle, celles de l'église del Salvador, ou bien plus aigu et diaphane, c'étaient alors celles du

couvent des sœurs, installées dans une tour semblable à celle d'une forteresse, aussi rébarbative que le bâtiment tout entier avec son portail toujours fermé et ses hauts murs de clôture en pierre assombrie de lichens et de mousse, parce qu'ils étaient toujours exposés à l'ombre froide du nord. De temps en temps le grand portail noir à gros clous s'ouvrait et des sœurs apparaissaient. toujours par paires, tellement pâles qu'elles me semblaient venues d'outre-tombe ; avec leurs habits bruns et leurs visages entourés d'un tissu blanc sous leurs coiffes, leur peau plus blanche que le tissu, elles me faisaient si peur que je craignais qu'elles ne me séquestrent et je serrais plus fort la main de ma mère qui avait noué un foulard noir sur sa tête pour aller à l'église.

Je me rappelle les grandes dalles inégales du cloître de Santa Maria, dont certaines étaient des pierres tombales portant les noms de défunts très anciens gravés dans la pierre, presque effacés par le passage du temps et les pas des gens, ainsi qu'un jardin sur lequel ouvraient ses arcs ogivaux et où il y avait un laurier si grand que mon regard d'enfant se perdait dans la hauteur sans en atteindre la cime. Dans le jardin obscurci par l'ombre géante du laurier, plein de fougères et de mauvaises herbes, il y avait toujours, même en été, une très forte odeur de végétation et de terre humide, et le vacarme des oiseaux qui nichaient dans son épaisseur y résonnait, les roucoulements des colombes et les sifflements des martinets dans les longs après-midi d'été. De très loin on voyait la grande masse vert sombre du laurier, comme un geyser de végétation qui montait plus haut que les clochers de l'église et que les toits du quartier, et qui se balançait par les après-midi de tempête. Quand j'étais tout petit et que j'entrais dans le cloître de Santa Maria en tenant la main de ma mère, j'étais pris de vertige lorsque je regardais dans le jardin pour voir le laurier, je ressentais toujours le froid humide de la terre et des pierres, et j'étais assourdi par le fracas des oiseaux qui soudain s'envolaient quand les cloches sonnaient.

j'étais certain que le laurier arrivait jusqu'au ciel, comme le pied de haricots magique de ce conte que me racontaient les femmes de la maison, et que bien des années plus tard j'ai lu à mon fils aîné, toujours avide d'histoires depuis ses deux ou trois ans quand il allait au lit, inquiet quand il pressentait que le conte allait se terminer, me demandant de le faire durer encore un peu, d'en lire ou d'en raconter un autre ou, mieux encore, d'en inventer un à son goût, donnant aux personnages les traits de caractère ou

les pouvoirs magiques dont il avait envie, leur attribuant des noms que lui devait approuver. Au chevet de mon fils, en lisant le conte, j'imaginai son petit héros montant vers le ciel et émergeant au-dessus des nuages sur les branches de ce prodigieux laurier de Santa Maria, comme je l'avais imaginé quand j'étais enfant et qu'on me racontait cette histoire. Si l'on regardait fixement vers le haut, même s'il n'y avait pas de vent, le laurier avait une légère oscillation, plus inquiétante du fait qu'elle était à peine perceptible. Quand il était agité par un grand vent, le bruit de ses feuilles était aussi fort que le ressac de la mer, que je n'avais jamais entendu sauf dans les films ou quand on approchait de mon oreille un coquillage et qu'on me disait qu'y résonnait l'écho de la mer d'où on l'avait apporté.

L'église Santa Maria, je me rappelle que j'y suis allé tous les après-midi, pendant l'été de mes douze ans, dire quelques *Ave Maria* à la Vierge de Guadalupe, patronne de ma ville, à qui je demandais d'intercéder en ma faveur pour que je réussisse les examens de gymnastique en septembre, parce que, en juin, j'avais été recalé de manière humiliante, même si elle n'était pas injustifiée. Je n'étais à l'aise dans aucun sport, j'étais incapable de monter à la corde, de sauter au cheval-d'arçons et même de faire une culbute. Un sentiment d'exclusion avait grandi en moi et il s'accroissait douloureusement avec la perle des confortables certitudes de l'enfance, avec les premiers troubles et les premières peurs du passage à l'adolescence. Je me sentais toujours honteux et différent des autres : mon visage trop rond se couvrait de boutons, une moustache assombrissait ma lèvre supérieure encore enfantine, des poils poussaient dans les endroits les plus incongrus de mon corps, j'étais saisi du remords aigu et secret de la masturbation qui, d'après les louches enseignements des curés, était non seulement un péché mais aussi le début d'une série d'atroces infirmités. Comme c'est étrange d'avoir été cet enfant solitaire, rondouillard et gauche qui chaque soir d'été, quand la chaleur tombait, montait au quartier de l'Alcázar et entrait dans la fraîcheur du cloître de Santa Maria pour aller prier la Vierge, marchant sur les pierres tombales de défunts enterrés il y avait cinq ou six siècles, dévot et honteux au fond de lui-même parce que cet été-là il avait appris à se masturber, et qui passait son temps à lorgner le décolleté et les jambes nues des femmes, le sein blanc aux veines bleutées et au grand mamelon sombre d'une gitane qui allaitait son enfant, assise pieds nus à la porte d'une baraque de miséreux qui se trouvait au bout du

quartier, contre les ruines des remparts. Parfois, sur la grande place qui est devant l'église, je voyais de loin, assis sur un banc de pierre, quatre ou cinq voyous de ma classe, qui déjà fumaient et allaient dans les tavernes et qui, si je passais devant eux même en faisant semblant de ne pas les voir, se moqueraient de moi comme ils s'étaient moqués, au gymnase ou dans la cour de l'école, de ma lâcheté physique, raison de plus s'ils comprenaient où j'allais, fayot rondouillard qui avait décroché tant d'examens et qui pourtant n'avait pas été capable de réussir celui de gymnastique, et qui maintenant allait tous les soirs faire des prières à la Vierge, qui plus d'une fois allait à confesse et restait pour la messe, puis communiait. avec le remords et le malaise de ne pas avoir osé tout confesser, dire au curé, qui lui avait posé des questions formelles et fait dans la pénombre un signe de croix tout en lui murmurant sa pénitence et son absolution, qu'il y avait un péché de plus, qu'on ne pouvait pas même nommer si ce n'est au moyen de lointains euphémismes, qu'il avait commis *un acte impur*. La doctrine catholique nous habitua si précocement au conflit solitaire avec nous-mêmes, aux contorsions de la culpabilité : un acte impur était un péché mortel et si on ne le confessait pas il ne pouvait pas être absous, et si l'on communiait en état de péché mortel, on en commettait un de plus, aussi grave que le premier, qui s'ajoutait à lui dans l'ignominie secrète de votre conscience.

C'est à l'église Santa Maria que je me suis marié pour la première fois quand j'avais vingt-six ans. Peut-être à cause du trouble et de l'énervement de la cérémonie, de l'étourdissement de la foule, je n'ai pas remarqué cette fois-là le grand laurier du cloître, même si aujourd'hui je suis pris d'un soupçon alarmant : peut-être l'avait-on coupé, ce qui n'aurait rien eu d'étonnant dans une ville aussi acquise à l'arboricide. L'homme jeune portant moustache, coupe de cheveux au rasoir, costume bleu marine et cravate gris perle, me semble encore plus lointain que l'enfant dévot et secrètement honteux de quatorze ans plus jeune. Au long de toutes ces années, il avait perfectionné les aptitudes qui déjà le guettaient au début de son adolescence, l'habitude de faire comme s'il était et faisait ce qu'on attendait de lui, tout en se révoltant, rébarbatif et silencieux, la vaine astuce de dissimuler ce qu'il imaginait être son identité véritable et de la nourrir de livres, de rêves et d'une dose grandissante de rancœur tandis que, vu de l'extérieur, il présentait une attitude d'acquiescement soumis. Je vivais ainsi

dans un exil immobile, dans un éloignement qui jamais ne s'allégeait et qui pourtant était aussi faux qu'un paysage peint en perspective sur un mur ou que ces transparences du cinéma devant lesquelles un acteur conduit à toute vitesse une décapotable au bord d'un précipice, sans que le vent ne lui dérange les cheveux, sans que sur le pare-brise ne se succèdent ni ne s'enfuient les reflets des arbres.

Le quartier de l'Alcazar, sur l'arrière de l'église Santa Maria, cerné au sud et à l'ouest par la route qui entoure les remparts en ruine et par les terre-pleins des jardins maraîchers, a des rues étroites et pavées, de petites places sur lesquelles on peut trouver de grandes bâtisses avec un portail voûté et deux ou trois mûriers ou peupliers. Les maisons les plus anciennes du quartier datent du quinzième siècle. Elles sont blanchies à la chaux excepté les linteaux des portes, qui exposent le ton chaud de la pierre arsenicale dans laquelle ils ont été taillés, et qui est la même que celle des pîdâis et des églises. Le blanc de la chaux et le roux doré de la pierre contrastent en une harmonie délicate qui a l'élégance lumineuse de la Renaissance et l'austère beauté de l'architecture populaire. De hautes fenêtres étroites garnies de grilles serrées comme des jalousies et de hauts murs de clôture aveugles rappellent la fermeture de la maison musulmane dont a hérité sans changements la clôture des couvents. Il y a des bâtisses aux petites fenêtres étroites comme des meurtrières où nous autres enfants nous cachions parfois, avec en façade de gros anneaux de fer, si lourds que nous n'avions pas la force de les soulever et où, nous disait-on, les seigneurs d'autrefois attachaient leurs chevaux. C'est dans ces palais qu'habitaient les nobles qui régnaient sur la ville, et qui, dans leurs soulèvements féodaux contre le pouvoir des rois, se retranchaient derrière les murs de l'Alcázar. À l'abri de ces mêmes murs se trouvait le ghetto : les nobles avaient besoin de l'argent des Juifs, de leurs compétences administratives, du savoir-faire de leurs artisans, de sorte qu'ils avaient intérêt à les protéger contre les explosions de fureur périodiques de la populace dévote et brutale, excitée par des prédicateurs fanatiques, par des légendes sur la profanation de l'hostie et sur les rituels sanguinaires pratiqués par les Juifs pour souiller la religion chrétienne, ils volaient des hosties consacrées, crachaient dessus et les piétinaient, y enfonçaient des clous, les écrasant avec des tenailles pour y reproduire les supplices qu'ils avaient infligés à la chair mortelle de Jésus-Christ. Ils enlevaient des enfants chrétiens et les décapitaient dans les caves

des synagogues, et ils buvaient leur sang ou en maculaient la farine blanche et sacrée des hosties.

Quelqu'un m'avait parlé de cette maison juive et j'ai tourné et retourné dans le quartier de l'Alcázar avant de la trouver. Elle est située dans une ruelle étroite, comme si elle y était coincée, et je me la rappelle habitée, avec les voix des gens et le bruit de la télévision qui se répandait dans la rue par les fenêtres ouvertes garnies de géraniums en pots. Elle a une porte basse et aux deux extrémités de la longue pierre du linteau il y a deux étoiles de David sculptées, chacune inscrite dans un cercle, pas assez dégradées par le temps pour qu'on n'en distingue pas le dessin avec précision. C'est une maison petite, bien que solide, qui a dû appartenir non pas à une famille opulente mais à un scribe ou à un petit commerçant, ou au maître d'une école rabbinique, à une famille qui devait vivre, dans les années antérieures à l'expulsion, partagée entre la peur et un entêtement à mener une vie normale, s'imaginant que les excès menaçants du fanatisme chrétien se calmeraient comme tant d'autres fois, et que dans cette petite ville, à l'abri des murailles de l'Alcázar, ne se reproduiraient pas les terribles massacres de quelques années auparavant à Cordoue, ou ceux de la fin du siècle précédent. La maison, dans cette ruelle, a quelque chose de méfiant et de dissimulé, comme l'attitude de celui qui, pour ne pas attirer l'attention, baisse la tête, l'enfonce entre ses épaules et tâche de marcher en rasant les murs. Que ferais-tu si tu savais que, d'un jour à l'autre, on peut t'expulser, qu'il suffira d'une signature et d'un cachet de cire au bas d'un décret pour que ta vie entière soit bouleversée, pour que tu perdes tout, ta maison et tes biens, ta vie quotidienne, et que tu te trouves jeté sur les routes, désigné à la vindicte publique, obligé de te dépouiller de tout ce que tu croyais tien, contraint d'entreprendre un voyage sur un bateau qui t'emportera tu ne sais où, vers un pays où tu seras aussi désigné et rejeté, ou peut-être même pas cela, vers un naufrage en mer, la mer redoutable que tu n'as jamais vue. Les deux étoiles de David sont l'unique preuve qui atteste l'existence d'une communauté nombreuse, *comme* le dessin fossile d'une feuille exquise qui aurait appartenu à l'immensité d'une forêt effacée par un cataclysme il y a des millénaires, ils n'auraient pas pu croire qu'on allait véritablement les *expulser*, qu'en quelques mois ils devraient abandonner la terre où ils étaient nés et où vivaient déjà leurs lointains ancêtres, les rues de la ville qu'ils s'imaginaient être la leur et dans laquelle on ne leur adressait

plus soudain que des signes de haine. Qui peut croire que sa maison, dans laquelle s'est modelée la forme de sa vie, lui sera arrachée en quelques jours de temps, que des inconnus viendront l'occuper et qu'ils ne sauront rien de ceux qui y vivaient et avaient cru qu'elle leur appartenait. La maison avait une porte avec des clous rouillés et un heurtoir de fer, de petites moulures gothiques dans les angles du linteau. Peut-être les expulsés ont-ils emporté la clef qui s'ajustait au grand trou de la serrure, et se la sont-ils transmise de père en fils au long des générations successives de l'exil, tout comme la langue, les sonores prénoms espagnols ainsi que les poèmes et les chansons d'enfants que les Juifs de Salonique et de Rhodes ont dû emporter avec eux dans l'enfer du long voyage vers Auschwitz. C'est d'une maison semblable à celle-là qu'a dû s'en aller pour toujours la famille de Baruch Spinoza ou celle de Primo Levi. Je marchais dans les ruelles pavées du ghetto d'Ubeda, imaginant le silence qui avait dû les envahir dans les jours qui avaient suivi l'expulsion, semblable à celui qui devait persister dans les rues du quartier séfarade de Salonique après que les Allemands l'avaient évacué en mille neuf cent quarante et un, ou l'on n'entendait plus les voix des fillettes qui sautaient à la corde en chantant des *romances* comme ceux que j'ai encore entendus dans mon enfance, *romances* de femmes qui se déguisaient en hommes pour combattre dans les guerres contre les Maures, ou bien de reines enchantées. Les franciscains et les dominicains prêchaient la foule analphabète du haut des chaires des églises, les cloches sonnaient des carillons triomphaux tandis que les exilés quittaient le quartier de l'Alcazar, pendant le printemps et l'été mille quatre cent quatre-vingt-douze, qui faisait partie des dates que nous apprenions par cœur à l'école, parce que c'était la plus glorieuse dans l'histoire de l'Espagne nous disait le maître, le moment où l'on avait reconquis Grenade et découvert l'Amérique et où notre patrie récemment unifiée avait commencé d'être un empire.

... *d'Isabel et Ferdinand, que l'esprit commande*, chantions-nous en rythmant d'un piétinement martial les paroles emphatiques de l'hymne, *nous mourrons en embrassant le drapeau sacré*. Un des exploits des Rois Catholiques, aussi important que la victoire sur les Maures à Grenade et que leur décision si sage de soutenir Christophe Colomb, avait été l'expulsion des Juifs, qui sur les dessins de notre livre d'histoire avaient des nez crochus et des barbiches pointues, et à qui on attribuait la même obscure perfidie qu'aux autres ennemis jurés de l'Espagne, desquels nous ne savions

rien de plus que leurs noms redoutables, maçons et communistes. Quand nous nous battions contre d'autres enfants dans la rue et que l'un d'eux nous crachait dessus, nous lui criions toujours : *Juif, qui a craché sur Notre Seigneur*. Sur les chars de notre Semaine Sainte, les bourreaux et les pharisiens avaient les mêmes traits grossiers que les Juifs du livre d'histoire. Dans le groupe de la Sainte Cène, Judas nous faisait aussi peur, nous les enfants, que Dracula au cinéma, avec son nez crochu et sa barbe en pointe, et son visage verdâtre de traître qu'il détournait pour regarder avec une cupidité secrète la bourse des trente deniers.

À Rome, à l'hôtel Excelsior, bien des années plus tard et dans une vie ultérieure, j'ai fait la connaissance de l'écrivain roumain et séfarade Émile Roman, qui parlait couramment l'italien et le français, mais aussi un espagnol étrange et cérémonieux qu'il avait appris dans son enfance et qui devait ressembler à celui que parlaient en mille quatre cent quatre-vingt-douze les habitants de cette maison du quartier de l'Alcázar. Mais nous ne nous appelions pas nous-mêmes séfarades, m'a-t-il dit, nous étions des Espagnols. À Bucarest, en mille neuf cent quarante-quatre, un passeport expédié en vitesse par l'ambassade d'Espagne lui avait permis d'avoir la vie sauve. C'est avec ce même passeport, qui l'avait sauvé des nazis, qu'il avait échappé quelques années plus tard à la dictature communiste et il n'était jamais retourné en Roumanie, pas même après la mort de Ceaucescu. Il écrivait alors en français et vivait à Paris, et comme il était retraité, il passait ses après-midi dans le local d'une amicale de vieux séfarades qui s'appelait *Longue vie*. C'était un homme très grand, indolent, l'expression grave, la peau olivâtre et de grandes mains rituelles. Au bar de l'hôtel Excelsior, un individu en smoking argenté et nœud papillon rouge jouait des succès internationaux sur un orgue électrique. Assis en face de moi, à côté des fenêtres qui donnaient sur la circulation de la Via Veneto, Emile Roman buvait à petites gorgées une minuscule tasse d'espresso et parlait passionnément des injustices commises cinq siècles auparavant, jamais oubliées, ni corrigées ni même amorties par l'écoulement du temps et le passage des générations, le décret sans appel de l'expulsion, les maisons et les biens vendus précipitamment pour respecter le délai de deux mois qu'on accordait aux expulsés, deux mois pour abandonner un pays dans lequel avaient vécu leurs ancêtres pendant plus de mille ans, presque depuis le début de l'autre diaspora, disait Émile Roman, les synagogues désertes, les

bibliothèques dispersées, les maisons vides et les ateliers fermés, cent ou deux cent mille personnes obligées de quitter un pays qui comptait à peine huit millions d'habitants. Et ceux qui ne sont pas partis, ceux qui ont préféré se convertir par peur ou par commodité et qui ont calculé qu'en recevant le baptême ils seraient acceptés, cela ne leur a servi de rien, parce que si l'on ne pouvait plus les persécuter à cause de la religion qu'ils avaient abjurée, c'était désormais leur sang qui les condamnait et pas seulement eux mais aussi leurs enfants et leurs petits-enfants, de sorte que ceux qui restaient avaient fini par être aussi étrangers que ceux qui étaient partis, et même plus encore, non seulement ils étaient méprisés par ceux qui auraient dû être leurs frères dans la nouvelle religion, mais aussi par ceux qui étaient restés fidèles à celle qu'ils avaient abandonnée. Le pécheur le plus infâme pouvait se repentir et, s'il accomplissait sa pénitence, il était déchargé de sa faute, l'hérétique pouvait abjurer ses erreurs, le péché originel pouvait être racheté grâce au sacrifice du Christ, mais pour le Juif il n'y avait pas de rédemption possible parce que sa culpabilité était antérieure à lui-même et indépendante de ses actions, et il devenait même suspect d'une manière plus louche encore s'il donnait l'apparence d'être exemplaire. Mais en cela l'Espagne n'a pas été une exception, elle n'a pas été plus cruelle ou plus fanatique que les autres pays d'Europe, contrairement à ce qu'on pense d'habitude. Si l'Espagne se distingue en quelque chose, ce n'est pas pour avoir expulsé les Juifs mais pour les avoir expulsés si tard, parce qu'au quatorzième siècle on les avait chassés d'Angleterre et de France, et ne croyez pas que ç'ait été avec plus d'égards, et quand en mille quatre cent quatre-vingt-douze, beaucoup de ceux qui quittaient l'Espagne avaient cherché un asile au Portugal, ils l'avaient obtenu en échange d'une pièce d'or par personne, mais six mois plus tard ils ont été aussi expulsés et ceux qui se sont convertis pour ne pas partir n'ont pas eu une vie meilleure que les convertis d'Espagne, et on leur a aussi donné le nom infâme de marranes. Mais il y a eu des marranes qui après plusieurs générations de soumission au catholicisme ont émigré en Hollande et qui, quand ils y sont arrivés, ont recommencé à professer le judaïsme, la famille de Baruch Spinoza par exemple, lui qui avait une intelligence trop libre et rationnelle pour obéir à aucun dogme et qui a été officiellement expulsé de la communauté juive, alors qu'il était issu d'une lignée de Juifs expulsés d'Espagne.

Être juif était impardonnable, cesser de l'être était impossible, a dit Émile Roman dans sa lente colère mélancolique, lui dont le véritable nom était Samuel Béjar y Mayor. Je ne suis pas juif de par la foi de mes ancêtres, que mes parents n'ont jamais pratiquée et qui, lorsque j'étais jeune, pouvait n'avoir pas plus d'importance pour moi que pour vous la croyance de vos grands-parents aux miracles des saints catholiques. Ce qui m'a fait Juif, c'est l'antisémitisme. Pendant une époque cela pouvait encore être comme une maladie secrète, qui ne vous exclut pas de la communauté parce qu'elle ne se révèle pas par des signes extérieurs, des taches ou des pustules qui pourraient vous condamner comme un lépreux du Moyen Âge. Mais un jour, en mille neuf cent quarante et un, j'ai dû coudre une étoile de David jaune sur le devant de mon manteau, et désormais la maladie ne pouvait plus être cachée, et si j'oubliais moi-même un instant que j'étais juif et que je ne pouvais être qu'un Juif, les regards de ceux que je croisais dans la rue ou sur la plate-forme d'un tramway (tant qu'il nous a été permis de circuler en tramway) se chargeaient de me le rappeler, de me faire sentir ma maladie et mon étrangeté. Certaines personnes de ma connaissance détournaient la tête pour ne pas avoir à me saluer, ou pour qu'on ne les voie pas en conversation avec un Juif. Il y avait ceux qui s'écartaient, comme on s'écarte d'un mendiant crasseux ou de quelqu'un affligé d'une difformité très déplaisante. Ceux qui avaient été mes compatriotes s'étaient transformés en étrangers. Mais l'étranger c'était moi, et la ville où j'étais né et où j'avais toujours vécu n'était plus la mienne, et n'importe quand, tandis que je marchais dans la rue, n'importe qui pouvait m'injurier ou me repousser sur la chaussée parce que je n'avais pas le droit de marcher sur le trottoir, ou si j'avais la malchance de croiser une bande de nazis, je risquais d'être battu ou de subir l'humiliation d'avoir à courir pour ne pas être rejoint, comme l'enfant maladroît que les voyous et les costauds s'amuse à tourmenter dans la rue.

Avez-vous lu Jean Améry ? Vous devez le faire, il est aussi important que Primo Levi, mais beaucoup plus désespéré. La famille de Primo Levi avait émigré vers l'Italie en mille quatre cent quatre-vingt-douze. Ils ont tous les deux été à Auschwitz, même s'ils ne se sont pas rencontrés là-bas. Levi ne partageait pas le désespoir d'Améry, ne pouvait pas accepter son suicide, mais lui aussi a fini par se tuer, ou du moins tel a été l'avis de la police. Améry, en réalité ne s'appelait pas Améry, ni Jean. Il était né en

Autriche et s'appelait Hans Mayer Jusqu'à trente ans il a vécu en se croyant autrichien, en croyant que sa langue et sa culture étaient allemandes. Il aimait même souligner son appartenance à l'Autriche et s'habillait souvent du costume folklorique ; culotte courte et hautes chaussettes. Soudain, un jour, en novembre mille neuf cent trente-cinq, assis dans un café, à Vienne, comme nous sommes assis vous et moi, il a ouvert le journal et il y a lu la promulgation des lois raciales de Nuremberg, et il a découvert qu'il n'était pas ce qu'il avait toujours cru et aimé être, ce que ses parents lui avaient appris à croire qu'il était, un Autrichien. Soudain il était ce qu'il n'avait jamais pensé être : un Juif, et de plus il n'était que cela, toute son identité se réduisait à cette condition. Il était entré dans le café en tenant pour acquis qu'il avait une patrie et une vie établie et, quand il en est sorti, il était devenu un apatride, tout au plus une victime possible, voilà tout. Son visage était le même mais il s'était transformé en un autre et s'il se regardait longuement dans la glace, même si dans son apparence physique personne n'aurait pu détecter son origine, c'était sans difficulté qu'il commençait à reconnaître les signes de sa transformation, le détail des stigmates. Il paierait son café au même garçon que chaque matin, qui s'inclinerait légèrement vers lui quand il recevrait son pourboire, mais maintenant il savait que très probablement, si le garçon se rendait compte qu'il était juif, il le regarderait avec le mépris qu'on réserve à un mendiant importun. Il s'est échappé vers l'ouest, en Belgique, en mille neuf cent trente-huit, quand il était encore temps, mais à cette époque en Europe les frontières se transformaient d'un jour à l'autre en traquenards ou en barbelés, et lui qui s'était échappé dans un autre pays s'est réveillé un matin en entendant dans les haut-parleurs les cris des bourreaux qu'il avait cru laisser derrière lui dans le sien. En mille neuf cent quarante-trois la Gestapo l'a arrêté à Bruxelles. Il a été soumis pendant des semaines à des tortures horribles et, peu après, expédié à Auschwitz. Après la Libération il a renié son nom allemand, la langue allemande qu'il avait cru être la sienne, et il a décidé de s'appeler Jean et pas Hans, Améry et pas Mayer, et de ne plus remettre les pieds ni en Autriche ni en Allemagne. Lisez le livre qu'il a écrit sur l'enfer du camp. Après l'avoir terminé j'étais devenu incapable de rien lire ni rien écrire. Il dit qu'à partir du moment où l'on commence à être torturé, le pacte qui vous lie aux autres hommes se brise pour toujours, et que même si l'on s'en tire, si l'on retrouve la liberté et si l'on continue de vivre de

nombreuses années, la torture ne cessera jamais, et qu'on ne pourra plus regarder quelqu'un dans les yeux ni avoir confiance en personne, ni cesser de se demander, face à un inconnu, s'il est ou s'il a été un tortionnaire, s'il lui en coûterait beaucoup de l'être, et si une vieille femme bien élevée vous dit bonjour en vous croisant dans l'escalier, on pensera que cette même aimable vieille a pu dénoncer son voisin juif à la Gestapo, ou regarder ailleurs tandis qu'on le jetait en bas de l'escalier, ou qu'elle a crié *Heil Hitler* jusqu'à en perdre la voix sur le passage des soldats allemands.

Une fois, j'ai été invité en Allemagne, il y a quelques années, pour donner une conférence dans une très belle ville, une ville de conte de fées, avec des rues pavées et des toits gothiques, des parcs, beaucoup de gens se promenant à bicyclette, Göttingen, où avaient vécu les frères Grimm. Je me rappelle le bruit soyeux que faisaient les pneus des bicyclettes en passant sur les pavés humides à la tombée du jour, et le tintement de leurs sonnettes. Il avait fait une journée ensoleillée et j'avais passé mon temps, depuis le matin, à aller d'un endroit à l'autre, toujours accompagné de personnes très serviables et très cordiales, qui s'occupaient d'organiser la satisfaction immédiate de chaque demande que je formulais, avec une efficacité qui pouvait être accablante. Si je disais que j'étais intéressé par la visite d'un musée, ils se mettaient immédiatement à téléphoner et un instant plus tard j'avais à ma disposition des prospectus d'information, les horaires d'ouverture, les moyens de transport possibles. Le matin, ils m'ont emmené pour donner une conférence à l'université, ensuite ils se sont tracassés pour me présenter différents endroits où déjeuner, préférais-je la nourriture italienne, chinoise ou végétarienne, et quand j'ai dit un peu au hasard que j'avais envie d'un italien, ils se sont mis en quatre pour décider lequel serait le meilleur parmi les divers restaurants possible, l'après-midi, dans la somnolence provoquée par le repas et la fatigue accumulée du voyage, ils m'ont emmené dans une librairie pour une lecture. Je lisais un chapitre de mon livre et ensuite le traducteur le lisait en allemand. Dès que je me suis mis à lire, je me suis découragé en pensant à toutes les pages qui restaient et j'étais ennuyé et irrité de ce que j'avais moi-même écrit. Je levais les yeux du livre pour avaler ma salive ou respirer et je voyais face à moi les visages sérieux et attentifs du public qui, discipliné, m'écoutait sans comprendre un mot, et qui de plus avait payé pour subir ce supplice. J'avais honte de ce que j'avais écrit, je me sentais coupable de l'ennui que devaient ressentir

ces gens, et pour écourter ce mauvais moment, je lisais à toute vitesse et je sautais des paragraphes entiers. Mes yeux se fermaient quand le traducteur lisait en allemand, j'essayais de rester droit et attentif, comme si je comprenais quelque chose et je cherchais sur les visages du public, maintenant un peu moins mornes, des réactions possibles à ce que j'avais écrit longtemps auparavant dans une langue qui ne ressemblait en rien à celle qu'ils écoutaient. Je remarquais un sourire, un geste d'assentiment à une chose que j'avais écrite et dont je ne savais pas ce qu'elle était, et à la fin je me suis senti tellement soulagé que pour moi l'enthousiasme des applaudissements n'avait aucune importance, même si j'ai souri et incliné un peu la tête avec la bassesse coutumière de qui se sent flatté. Quel tourment que de recevoir des félicitations, que de répondre à des questions de personnes si grandement intéressées que j'avais presque honte d'apprécier si peu leur intérêt pour ce que j'avais à leur dire. Cela me faisait l'effet de marcher sur du sable et d'enfoncer à chaque pas, de nager dans du sable, et la seule chose que je désirais était partir de là au plus vite, ne pas avoir à écrire une autre dédicace, ni à démontrer de l'intérêt pour une autre explication, et être débarrassé de l'étouffante serviabilité des organisateurs, qui déjà prévoyaient et organisaient mes prochains pas, regardaient leur montre en calculant le temps qu'il restait avant la fermeture du musée où j'avais une telle envie d'aller, discutaient pour décider s'il serait plus rapide et plus commode pour moi qu'ils m'y conduisent en taxi ou en tramway, s'assurant que j'avais toujours les prospectus d'information, l'un d'entre eux vérifiant sur un plan si à côté du musée il y avait un restaurant italien où ils pourraient m'emmener dîner, puisqu'il fallait maintenant compter avec ma préférence pour la cuisine italienne. Ils ont été consternés et je me suis senti coupable, manquant horriblement d'égards envers eux quand je leur ai dit que je préférais rentrer à l'hôtel, que j'y dînerais de quelque chose, même si l'un d'eux s'est offert à téléphoner pour qu'on lui lise la carte et que je puisse prendre une décision, et aussi pour qu'on lui indique l'horaire d'ouverture et de fermeture du restaurant et les possibilités qu'offrait, le cas échéant, le room service. Ne vous dérangez pas, leur ai-je dit et je les ai presque suppliés, je n'avais pas faim et je prendrais aussi bien une bière et un sachet de chips dans le minibar de la chambre, mais je me suis tout de suite repenti d'avoir dit cela parce que j'ai été pris d'un doute, y avait-il un minibar dans la chambre d'hôtel... J'avais peine à croire que je

me retrouvais seul quand ils ont fini par me quitter, prenant congé de moi sur le perron avec une affection tout à fait imméritée, eux si aimables et moi les maudissant intérieurement, anticipant presque douloureusement la proximité de l'instant où je pourrais m'allonger sur le lit sans rien faire, sans parler à personne, sans avoir à trouver mon chemin dans un menu écrit uniquement en allemand, enlever mes chaussures, replier l'oreiller et m'étendre en regardant le plafond, profiter de toutes les heures que j'avais devant moi pour rester seul, pour me promener à ma guise, vers là où j'en aurais envie, les mains dans les poches, sans aucun projet sans personne à mes côtés pour me soumettre à son implacable courtoisie.

j'ai somnolé dans le confort allemand de la chambre, qui était petite, avec des poutres au plafond et un parquet de bois ciré, comme pour l'illustration d'un conte, posant sur moi un de ces édredons légers et chauds qu'on ne trouve nulle part ailleurs au monde, appuyé au grand oreiller, moelleux, qui semait la lavande, mais je ne voulais pas m'abandonner au sommeil parce qu'il était trop tôt même si le jour tombait déjà, et que si je m'endormais si tôt, je pourrais me réveiller en pleine forme à deux heures du matin et passer le reste de la nuit dans une de ces redoutables insomnies de chambre d'hôtel. Je suis descendu dans le hall en prenant la précaution de vérifier qu'aucun de mes amphitryons et rôdait dans les parages, et en sortant dans la rue j'ai aussi regardé d'un côté puis de l'autre, me rappelant tes espions des romans de John le Carré que j'ai tant lus dans ma jeunesse, hommes banals avec manteau et lunettes qui marchent dans de petites villes allemandes, qui se retournent de temps en temps et regardent dans les rétroviseurs des voitures stationnées pour vérifier qu'ils ne sont pas suivis par un agent de la Stasi. Il y avait une brume froide dans l'air une odeur de rivière et de végétation trempée. À mesure que je marchais, je me remettais de la fatigue et de la somnolence, ressentant ce début d'euphorie qui m'aiguillonne quand je sors d'un hôtel dans les rues d'une ville étrangère et que je n'ai aucune obligation devant moi. Je suis tout yeux, je ne suis personne et personne ne me connaît, et quand je suis avec toi, nous marchons serrés l'un contre l'autre avec une légèreté joyeuse qui nous ramène aux premiers jours où nous étions ensemble, parce que cette ville dans laquelle nous sommes arrivés est aussi neuve et prometteuse que l'avait été la nôtre lorsqu'elle avait la même limpidité inaugurale que notre vie de nouveaux amants.

Je me rappelle très peu de choses, très nettes : une rue pavée avec, des deux côtés, des maisons aux toits d'ardoise pointus, des traverses de bois qui s'entrecroisaient sur les façades, de petites fenêtres avec des volets de bois entrouverts par lesquels on voyait des intérieurs éclairés garnis de bois, de livres. Je me rappelle le bruit discret des bicyclettes, le scintillement des rayons qui tournaient dans le silence de la rue sans voitures et le crissement des pneus adhérant sur le pavé humide. J'entendais dans mon dos la note aiguë d'une sonnette et immédiatement un cycliste paisible me dépassait, homme ou femme, et pas forcément jeune, parfois une dame à cheveux blancs portant des lunettes et un chapeau démodé, ou bien un cadre en costume bleu marine sous son imperméable. J'ai vu des tours gothiques avec des horloges dorées et des tramways qui traversaient le fond de la rue dans un silence presque aussi fantomatique que celui des bicyclettes. À un croisement, mon attention a été attirée par la vitrine très éclairée d'une pâtisserie d'où parvenait jusque dans la rue un bruit jovial et fourni, bien qu'amorti lui aussi, comme intégré à la tranquillité générale de la ville, conversations, tintements de cuillers et de tasses, et, très nette dans l'air si froid, par une odeur très précise de fournil, de chocolat et de café. Comme j'avais faim et que je m'étais peu à peu transi pendant ma longue promenade, j'ai surmonté ma timidité qui si souvent m'empêche d'entrer seul dans une salle bondée, cette timidité espagnole qui grandit en moi quand je suis en pays étranger. Ce devait être une pâtisserie du début du siècle, conservée intacte avec des moulures et des dorures d'un baroque presque austro-hongrois, des glaces encadrées d'acajou et des lustres de salle de bal, des guéridons de marbre aux fines colonnes de métal peintes en blanc, des chapiteaux luisants de dorure. Il y avait des baguettes avec de grands journaux allemands à l'impression très serrée qui eux aussi semblaient être des journaux du début du siècle, ou du moins de la guerre de quatorze. Les serveuses étaient habillées de corsages blancs décolletés et de jupes à l'ancienne, coiffées de chignons ou de tresses enroulées en macarons sur les oreilles, elles étaient blondes, le visage rouge et arrondi, et elles se déplaçaient, rapides et un peu essoufflées, entre les tables bondées, portant en l'air d'une seule main des plateaux très chargés de théières, de pots à café et à chocolat en porcelaine et de portions de tartes, des tartes copieuses, exquises, qui resplendissaient dans les vitrines, d'une diversité jamais vue, et que je n'ai pas revue depuis.

Assis dans un coin à une table très petite, tandis que j’attendais le thé et la tarte au fromage blanc et aux mûres que j’avais demandés en me faisant comprendre par signes d’une serveuse, j’ai passé le temps en regardant les visages autour de moi, profitant de l’intérieur chauffé et de la tranquillité de ne pas devoir prêter attention à la langue que j’entendais puisque je l’ignorais complètement, je pouvais donc m’offrir le soulagement de ne pas m’efforcer de capter des conversations. Il y avait surtout des gens âgés, plus de femmes que d’hommes, des couples de retraités aisés ou des groupes de dames avec chapeaux et manteaux, et l’ambiance générale était celle d’un plaisir solide et civilisé, visages qui acquiesçaient et mains qui tenaient des tasses de thé en levant le petit doigt, rires prudents, conversations animées et aussi hermétiques pour moi que les paires d’yeux clairs qui parfois enregistraient ma présence avec un léger éclat de curiosité, ou peut-être de rejet. J’étais sans doute le seul étranger de la salle et, dans une glace qui se trouvait en face de moi, j’ai soudain pu me voir comme de l’extérieur, comme devait me voir la serveuse qui m’apportait le thé et la tarte, ou bien l’homme aux yeux très bleus et aux cheveux très blancs qui s’était légèrement tourné vers moi et qui m’examinait en continuant de raconter quelque chose à la dame aux boucles d’oreilles dorées, cheveux teints d’un noir très fort et gants blancs, qui était à côté de lui, très fardée, du rouge aux joues, des rides fines et innombrables au-dessus de la lèvre supérieure et tout autour d’une bouche très rouge. J’ai vu mes cheveux si noirs, mes yeux sombres, ma chemise blanche sans cravate et mon menton déjà assombri par la barbe qui me donnaient indiscutablement une apparence de Bulgare ou de Turc, la veste de mon complet qui était un peu froissée après plusieurs jours de voyage et de négligence et qui semblait elle aussi être une de ces vestes que portent les émigrants, celles que portaient sur les photos des années soixante les émigrants espagnols en Allemagne. J’étais très fatigué parce que les voyages professionnels m’épuisent, que les inconnus m’étourdissent et que je dors mal dans les hôtels, et je commençais à voir les visages et les choses qui m’entouraient comme à travers un brouillard, même si personne ne fumait dans la pâtisserie et s’il n’y avait pas d’autre vapeur que celle des tasses ou que la buée de ceux qui venaient du froid de la rue. C’est étrange, je ne m’étais pas aperçu plus tôt que tous ces gens, à part les serveuses, semblaient très vieux, vieillards des deux sexes aussi soigneusement conservés que la décoration et que les moulures de plâtre de

la pâtisserie et aussi décrépits, râteliers, cannes, cheveux postiches, perruques blondes ou poudrées de blanc, très fortes lunettes, chaussures et bas orthopédiques, petits chapeaux à la Miss Marple, mains parcheminées et arthritiques qui tenaient en tremblant des bouchées de tarte et des tasses de porcelaine délicate. Les serveuses, elles, étaient jeunes, bien entendu, même très jeunes, candides comme des adolescentes roses et charnues, mais d'une certaine manière elles étaient aussi antiques que la clientèle et que la salle, avec leurs jupes bouffantes, leurs chignons et leurs tresses, leurs corsages et leurs décolletés de dentelle, charnelles sans sensualité, visages aux rondeurs enfantines et aux lourdeurs de femmes mûres. J'ai regardé l'homme aux cheveux aussi blancs et aussi fins que du coton et aux yeux si clairs, qui un moment plus tôt m'avait examiné, avec réprobation me semblait-il, et j'ai réalisé qu'il devait avoir soixante-dix ans passés, peut-être quatre-vingts, même s'il était mince et nerveux, qu'il avait le visage et les mains brunes, comme hâlées par les intempéries, l'air hautain d'un militaire en retraite. J'ai alors calculé qu'en mille neuf cent quarante il ne devait pas avoir beaucoup plus de trente ans, et dans une espèce de révélation subite et arbitraire je l'ai imaginé en uniforme, ses yeux si clairs ombrés par la visière de sa casquette, qu'avait donc pu faire cet homme dans l'Allemagne des années trente, et plus tard pendant la guerre, où s'était-il trouvé. Sans m'en rendre compte je devais le regarder avec une attention non dissimulée, excessive, parce que j'ai aperçu chez lui une grimace d'irritation quand ses yeux ont croisé les miens. Mais en les détournant de lui j'ai regardé les autres personnes qui étaient dans la salle, sous la lumière des lustres qui brillait sur les moulures dorées et se multipliait dans les glaces et sur chacun des visages d'homme ou de femme je cherchais à imaginer les traits et les attitudes de cinquante ou soixante ans plus tôt, de sorte qu'il était en train de se produire sur eux un début inquiétant, puis menaçant, de transformation, une noire pointe de soupçon, et ces traits ridés et paisibles je les voyais jeunes et cruels, les bouches garnies de râteliers qui buvaient à petites gorgées du thé ou du chocolat s'ouvraient pour des cris d'enthousiasme fanatique, les mains aux revers parsemés de taches brunes et aux articulations déformées par l'arthrite qui tenaient leurs tasses avec tant de distinction se levaient, obliques, comme des baïonnettes, en un salut unanime : parmi ceux qui étaient autour de moi combien avaient-ils crié *Heil Hitler*. que pouvait-il y avoir dans la

conscience et dans la mémoire de chacun d'eux, homme ou femme, comment m'auraient-ils regardé en me croisant si j'avais porté une étoile jaune cousue sur le devant de mon manteau, ou si je m'étais trouvé dans cette même pâtisserie et qu'y étaient entrés des hommes en manteau de cuir noir, au chapeau enfoncé sur les yeux, qui se seraient approchés de moi pour me demander mes papiers, moi, un inconnu à l'air étranger et méridional qui suscite immédiatement des soupçons, des regards de côté, qui saisit sa tasse de thé entre ses mains pour les réchauffer et qui ignore que quelqu'un, un citoyen consciencieux, a appelé la Gestapo pour prévenir de sa présence, comme tant de personnes appelaient alors sans que rien ne les y oblige, par pur sentiment du devoir civique ou patriotique : peut-être l'un de ces vieillards qui maintenant goûtent dans la pâtisserie a-t-il passé un appel de ce genre, formulé une dénonciation, semblable à celles qui sont encore dans les archives en tant que preuves ineffaçables de la mesquinerie presque universelle et de la dose d'infamie intime qui ont soutenu l'édifice sanguinaire de la tyrannie ; peut-être y a-t-il aussi parmi ces gens un de ceux qui ont été alors dénoncés et poursuivis, bien que statistiquement cette possibilité soit beaucoup plus limitée. Mais il me semble qu'il y a maintenant plus d'yeux fixés sur moi, et mon visage, dans la glace qui dilate l'espace et multiplie les gens, s'est lui aussi modifié, je le vois comme plus bizarre, plus noir, je me distingue de plus en plus des autres à mesure que je ressens le malaise de ma différence. J'aimerais avoir un livre ou un journal, quelque chose pour me distraire et m'occuper les mains, mais je tâte les poches de mon manteau et je n'ai rien emporté, à part mon passeport et mon portefeuille, et quand à force d'attendre je suis à bout de patience, je m'arme de courage et je me lève pour partir, et immédiatement je me rassieds et je crois même que je rougis parce que la serveuse est arrivée avec son plateau et son sourire de poupée cordiale en me disant quelque chose que je ne comprends pas. Je la paie avant qu'elle s'en retourne, je bois un peu de thé et je mordille ma tarte, qui est trop sucrée. Très étourdi par la chaleur excessive, je sors et je me réjouis de la solitude et de l'air limpide et froid, je pénètre dans un jardin en croyant que c'est celui que j'ai traversé en venant de l'hôtel et, en sortant par une haute grille dans une rue éclairée et moderne, que je ne me rappelle pas avoir déjà vue, avec la brusque lucidité d'une sortie de rêve je comprends que je me suis égaré.

Une promenade solitaire se confond avec une autre, comme un rêve qui vient déboucher dans un autre, et la soirée allemande se dissout dans un après-midi pluvieux, dix ans plus tard et de l'autre côté de l'océan, mais elles ont en commun une profonde odeur de végétation humide et de terre trempée, pourtant celui qui marche n'est pas sûr d'être le même qu'alors. À un moment donné, au long de ces années, il a découvert ce que tout le monde croit savoir et que pourtant personne n'accepte. Il sait maintenant, et la connaissance de ce fait n'est jamais très éloignée de sa conscience, qu'il est mortel, et il le sait parce qu'il a été sur le point de mourir, et il sait aussi que le temps qu'il vit maintenant est un cadeau, par moitiés du hasard et de la médecine, et que cette promenade d'un milieu d'après-midi dans quelques rues tranquilles et plantées d'arbres de New York aurait pu ne pas être faite, et que si lui ne traversait pas à cet instant, pris d'un peu de vertige, la Cinquième Avenue à la hauteur de la Onzième Rue en direction de l'ouest, avec son imperméable et son parapluie, il ne se passerait absolument rien, personne ne s'apercevrait de son absence, le monde ne serait strictement pas modifié, ni les maisons de brique rouge et leurs hauts perrons qui lui plaisent tant, ni les alignements de ginkgos avec leurs feuilles en forme d'éventail, encore très jeunes et d'un vert très tendre, aussi brillant que celui des glycines qui grimpent sur les façades jusqu'aux corniches, s'emmêlant parfois dans la géométrie métallique des escaliers de secours. Il sait aussi qu'il aurait pu ne jamais revenir dans la ville, et comme il sait que cela avait été très plausible et qu'il ne lui reste que quelques jours avant de s'en aller, il craint que cette visite ne soit la dernière, et cette conscience de la fragilité de sa propre vie – ce fil mince et si facile à trancher de la vie de quiconque – rend plus précieuse cette promenade qu'il a déjà faite bien souvent et qu'il n'est pas impossible qu'en ce moment il fasse pour la dernière fois. Parmi les noms de villes et de femmes qui, depuis son enfance, ont aimanté sa vie et son imagination, il y a maintenant dans le catalogue de ses mots essentiels un nouveau mot, surgi comme un scorpion. De même que Franz Kafka n'écrit jamais dans ses lettres le mot tuberculose, lui ne prononce jamais le mot leucémie, ne le pense même pas, ne se le dit pas en silence, terrifié par l'idée que de simplement le prononcer il pourrait être assailli par le venin de sa piqure.

Il marche en direction de l'ouest en se laissant guider par le mouvement de ses pas, à la recherche des rues pavées secrètes qui se trouvent près de

l'Hudson, au bord de la vaste désolation portuaire des quais abandonnés, là où en d'autres temps s'embossaient les transatlantiques. On y voit maintenant des pieux colossaux qui pourrissent dans l'eau grise, et dans les fentes des appontements où les bateaux amarraient leur flanc poussent des joncs et des buissons épais, comme entre les colonnes brisées d'un temple en ruine. Sur certains quais il est interdit d'entrer, d'autres ont été transformés en jardins pour enfants, en installations sportives, d'innombrables fugitifs venus d'Europe ont foulé ces grandes plates-formes de bois, ont regardé la ville d'ici, avec crainte et avec frayeur. Tout au long de la rive du fleuve passe un chemin pour ceux qui courent et qui patinent, pour les gens qui sortent tranquillement promener leur chien. De l'autre côté de la largeur maritime du fleuve, on voit la côte du New Jersey, une ligne d'arbres interrompue par de vilains hangars industriels, par quelques tours d'habitations, par une immense construction de brique qui de loin semble être la porte crénelée de l'enceinte d'une ville babylonienne ou assyrienne, et qui a son pendant exact en face d'elle, de ce côté-ci du fleuve. Ces constructions me semblaient d'autant plus mystérieuses qu'elles n'ont pas de fenêtres et qu'on n'arrive pas à imaginer leur utilité. Elles sont comme les tours de Ninive ou de Samarkand, construites non pas au milieu du désert mais sur les rives de l'Hudson : j'ai compris plus tard qu'elles abritent les aérations ou les ventilateurs colossaux du tunnel Lincoln qui passe sous le fleuve, et qui est si ténébreux et si long que, lorsqu'on le parcourt en taxi, on a la sensation angoissante qu'on n'arrivera jamais à la sortie et qu'à chaque seconde on y manque d'air.

Au loin vers le sud s'élève l'escarpement des gratte-ciel les plus modernes de la partie basse de Manhattan, ceux qui ont poussé auprès des Tours jumelles, qui n'ont une certaine beauté que lorsqu'elles sont environnées de brume ou quand le soleil rouge du crépuscule leur donne une splendeur de prismes cuivrés. Par cet après-midi de nuages et de bruine, les eaux de l'Hudson sont du même gris que le ciel, et la partie haute des gratte-ciel se perd parmi les grandes nuées mouvantes et sombres, les lumières rouges des paratonnerres y luisent comme des braises sous une cendre légère. Presque perdues dans la brume, on distingue la statue de la Liberté et les minces tours de brique d'Ellis Island.

Je suis revenu dans la ville et maintenant je vais la quitter. Je veux thésauriser chaque lieu, chaque minute de ce dernier après-midi, le rouge

des briques de ces rues secrètes, l'odeur des fleurs mauves des glycines, celle des petits jardins sauvages qu'on trouve parfois derrière une clôture de bois, entre deux bâtiments, et dans lesquels l'ombre humide et l'épaisseur de la végétation me ramènent en souvenir au cloître de l'église Santa Maria par les après-midi de grande pluie, quand l'eau jaillissait des gargouilles entre les arcs du cloître et résonnait sous le couvert des voûtes. J'ai marché vers l'ouest, laissant derrière moi la Cinquième Avenue et un peu avant d'arriver à la Sixième, presque au coin de la Onzième Rue, j'ai trouvé le cimetière séfarade que m'avait montré une fois mon ami Bill Sherzer, et que je n'avais pas remarqué jusque-là, même si j'allais fréquemment dans ces parages, vers la partie basse des avenues qui par là-bas deviennent plus spacieuses et plus bohèmes, au croisement de Chelsea et de Greenwich Village, avec des étals de livres et de disques d'occasion et des boutiques de vêtements extravagants, avec des tables de café sur les trottoirs et les vitrines de prodigieuses fromageries italiennes. Très souvent nous étions allés faire nos achats dans l'une d'entre elles, Balducci's, mais jamais nous n'avions remarqué ce jardin étroit et sombre, derrière une grille, et qui était au début du dix-neuvième siècle le cimetière de la communauté juive hispano-portugaise, comme l'indique une plaque à laquelle nous n'aurions pas non plus fait attention si Bill ne nous l'avait pas signalée. Fuyant la Russie, la faim et les pogromes, ses grands-parents étaient arrivés à Ellis Island au début du siècle.

Parmi les arbres, les fougères, le lierre et la mauvaise herbe, on voit quelques dalles de pierre noircies par l'humidité et les intempéries, tellement abîmées que c'est à peine si l'on y distingue les inscriptions qu'elles portaient autrefois, caractères hébraïques ou latins, un nom espagnol, une étoile de David. Mais la grille est fermée et il est impossible d'entrer dans le minuscule cimetière, et si l'on pouvait toucher les pierres, on percevrait difficilement autre chose que la rugosité et les aspérités des dalles, dont les angles se sont arrondis avec le temps, se sont détériorés au point que la trace du travail de l'homme s'y efface peu à peu, comme ces colonnes brisées et des morceaux de chapiteaux qui, dans les dépotoirs des forums romains, retournent à une rudesse minérale primitive. Qui pourrait récupérer les noms qui ont été gravés sur ces pierres il y a deux cents ans, noms de personnes qui ont existé aussi pleinement que moi, qui avaient une mémoire et des désirs, qui peut-être ont su garder trace de leur lignée en

remontant le temps, à travers des exils successifs, jusqu'à une ville comme la mienne, jusqu'à une maison dont le linteau portait deux étoiles de David, dans un quartier aux rues très étroites qui a été déserté entre le printemps et l'été mille quatre cent quatre-vingt-douze. Devant la grille du minuscule cimetière enfermé entre les hauts murs des maisons, je ressens l'impression d'une rencontre mélancolique avec mes compatriotes fantômes, dans cet après-midi de brume et de bruine sur New York, rencontre et séparation parce que je m'en vais demain et que je ne sais pas si je reviendrai, s'il y aura dans le futur un après-midi où je m'arrêterai juste à cet endroit, devant les dalles aux noms effacés, perdus comme tant d'autres pour le catalogue immémorial des diasporas espagnoles, pour la géographie des tombes espagnoles laissées parmi tant d'exils dans l'immensité du monde. Pierres, tombes anonymes, interminables listes de défunts. Dans la banlieue de New York il y a un cimetière aux vertes collines et aux arbres immenses qui s'appelle *Les Portes du Ciel*, avec aussi des étangs d'où s'élèvent les soirs d'automne des vols fournis d'oiseaux migrants. Parmi des milliers de pierres, au milieu d'une géométrie de tombes aux noms irlandais, il y en a une qui porte un nom espagnol, si modeste, si semblable à toutes les autres qu'il est difficile de la repérer.

Federico Garcia Rodriguez
1859-1945

Comment cet homme aurait-il pu imaginer que sa tombe ne serait pas dans le cimetière de Grenade mais à l'autre bout du monde, parmi les forêts proches du fleuve Hudson, ou que son fils mourrait avant lui et n'aurait même pas une sépulture visible, une simple plaque qui rappellerait l'endroit exact du ravin où il a été exécuté. De modestes sépultures et des fosses communes jalonnent les routes de la grande diaspora espagnole : je voudrais visiter le cimetière français où a été enterré Manuel Azaña en mille neuf cent quarante, au milieu du grand écroulement de l'Europe, lire le nom d'Antonio Machado sur une tombe du cimetière de Collioure, d'autres morts pour qui il n'y a pas eu non plus ni tombe ni inscription perdurent dans la multitude alphabétique de leurs noms : sur une page Internet j'ai trouvé, en lettres blanches sur fond noir, la liste des séfarades de l'île de Rhodes déportés à Auschwitz par les Allemands. Il faudrait lire leurs noms à haute voix, un par un, comme la récitation d'une sévère et impossible prière, et comprendre que pas un seul de ces noms d'inconnus

ne peut se réduire à un numéro dans une statistique atroce. Chacun d'eux a eu une vie, qui n'a ressemblé à celle de personne d'autre, tout comme son visage et sa voix ont été uniques, comme a été unique l'horreur de sa mort, même si elle est survenue parmi tant de millions de morts similaires. Comment s'aventurer à la vaine frivolité d'inventer alors qu'il y a tant de vies qui mériteraient d'être racontées, chacune d'elles comme un roman, un réseau de ramifications qui mènent à d'autres romans, à d'autres vies.

Mais je me souviens maintenant de la matinée de cet avant-dernier jour à New York, toi et moi déjà un peu égarés par l'imminence du voyage, dans cet étrange no man's land qu'est la veille d'un départ, quand déjà nous ne sommes plus tout à fait dans le lieu que nous n'avons pas encore quitté et quand toutes les choses, les lieux, les habitudes qui passagèrement avaient semblé nous accepter donnent alors l'impression de nous rejeter, nous rappellent que nous ne sommes que des étrangers de passage et qu'il ne restera aucune trace de notre présence dans l'appartement que nous avons occupé pendant une période si brève et dans lequel pourtant, jour après jour, nous avons installé les signes familiers de notre vie, les vêtements dans l'armoire qui, lorsqu'on l'ouvrait, sentait déjà ton parfum, comme notre armoire de Madrid, nos livres sur la table de nuit, tes crèmes, mon blaireau et mon savon à barbe sur l'étagère de la salle de bains, la partie de nous-mêmes que nous avons emportée en voyage, celle que nous devons remporter comme un bagage de nomades, effaçant une par une avant de partir toutes les traces que nous avons laissées, jusqu'à l'odeur de nos corps dans les draps que nous porterons à la blanchisserie dès la première heure, le jour du départ.

Chaque geste banal projette l'ombre étrange de l'adieu. Avec avarice, j'ai fait le compte des journées qui nous restaient et ce matin-là, dont je me souviens maintenant, déjà complètement éveillé dans ce lit d'autres personnes qui a été le nôtre pendant quelques semaines, encore paresseux et immobile, te tenant dans mes bras, toi qui dors avec un air de délectation apaisée, comme si encore endormie tu prenais plaisir à la profondeur de ton sommeil, je pense que nous disposons encore de cette journée entière et j'ai envie de la conserver intacte, d'en jouir aussi progressivement que de ces minutes qu'on s'accorde quand le réveil a déjà sonné et qu'on peut attendre un peu avant de se lever. Ensuite j'allume la radio pendant que je prépare le petit déjeuner, mais la sensation de quotidienneté que me propose la voix du

même speaker que tous les autres matins est faussée, parce que je l'écoute pour l'avant-dernière fois et désormais la dextérité que j'ai acquise dans les gestes qu'il faut faire pour chercher la boîte à café et la brique de lait dans le frigo, dans les gestes automatiques avec lesquels j'ouvre le tiroir à couverts, tourne le robinet du gaz, installe le filtre dans la cafetière, ne me servira plus à rien. Dans très peu de temps, demain même dans l'après-midi, nous serons deux fantômes de cet endroit, les occupants précédents, inconnus et invisibles pour la nouvelle locataire que nous ne verrons pas, à qui nous laisserons chez le concierge une enveloppe avec la clef de l'appartement, et qui a déjà quelque chose d'une ombre envahissante, usurpatrice de l'espace de notre intimité, pas seulement du lit où nous avons dormi et fait l'amour et de la table où tous les matins j'ai disposé avant que tu ne te lèves les tasses du petit déjeuner, mais aussi de la lumière tamisée d'humidité qui entrait dès la première heure par les baies vitrées qui donnaient sur le balcon, et du paysage que nous voyions quand nous nous y penchions, accoudés au-dessus d'une corniche à quatorze étages de hauteur comme à la rambarde d'un prodigieux transatlantique, surtout le soir, par les nuits de tempête et d'éclairs de ce mois de mai, tourmentes d'une fureur de mousson, éclairs qui passaient obliquement entre les nuages sombres que masquaient les gratte-ciel, ou qui les transformaient en flamboiements fantomatiques qui se dressaient au loin dans la pluie, se perdant au milieu des rapides rafales de la brume colorée de la teinte des projecteurs qui éclairent les étages supérieurs de l'Empire State, parfois violette, rouge et bleue, jaune violente. Quelle répugnance à rentrer dans notre pays d'où nous sont parvenues presque quotidiennement les nouvelles de l'obscurantisme et du sang, quel appétit pour l'éloignement prolongé, pour l'exil.

Avant d'être véritablement partis, nous nous en allons peu à peu, mais il nous reste encore une journée pour faire comme si, face à nous-mêmes, l'un pour l'autre et aussi chacun pour soi, notre présence dans cette maison, dans cette ville, était véritable et solide, aussi réelle que celle du concierge qui nous adresse des *buenos dias* cordiaux avec son accent cubain, ou que celle du Bengali de la boutique du carrefour à qui j'ai acheté quotidiennement le journal et des cartes de téléphone. J'ai passé une partie de ma vie, une ou plusieurs de mes vies, à vouloir partir de l'endroit où je me trouvais et maintenant, alors que le temps s'écoule si vite, ce que je désire le plus est

rester, m'installer durablement dans les villes qui me plaisent, avoir une tranquille sensation d'habitude et d'expérience, comme celle que j'apprécie quand je pense à toutes les années que nous avons passées ensemble, toi et moi. Jamais, sauf quand j'étais enfant, je n'ai été tenté de collectionner quoi que ce soit, mais j'aime conserver entre les pages des cahiers et des livres des témoignages banals et précieux d'un moment précis, boîtes d'allumettes portant le nom d'un restaurant, billets d'entrée, tickets d'autobus, n'importe quel document minime qui atteste une date et une heure, notre présence en un lieu, le bref itinéraire d'un voyage. Je n'ai pas d'attachement pour les choses, pas même pour les livres ni les disques, mais j'en ai pour les lieux où je sais que mystérieusement s'est exalté le meilleur de moi-même, la plénitude de mes désirs et de mes affinités, et ce que je voudrais accumuler comme un collectionneur avare et obsédé, ce sont les instants, les heures entières, les minutes que j'ai passés à écouter certaine musique ou à regarder des tableaux dans les salles d'un musée, le plaisir de marcher avec toi un après-midi au bord de l'Hudson tandis que le soleil enflamme d'or et de cuivre les vitres des gratte-ciel et que cette lumière se retrouve ensuite sur une photo, l'inquiétude d'aventure et d'incertitude qui nous a gagnés pendant cette avant-dernière matinée à New York, à mesure que nous regardions défiler derrière la vitre d'un autobus les dernières maisons opulentes de l'Upper East Side, les premiers des terrains vagues et des immeubles en ruine de Harlem.

On a tendance, lors des derniers jours de tout voyage, à rester embrumé et comme raréfié, à se laisser gagner par cette impression d'être étranger que ressent celui qui est en partance, et à la souligner de grisaille. Tandis que nous montions vers le nord, il restait de moins en moins de passagers dans l'autobus et, d'une manière progressive et presque imperceptible disparaissaient les visages blancs et anglo-saxons et, à la place des vieilles femmes très pâles à l'air fragile, il y avait de jeunes mères noires ou hispaniques avec des bébés ou de très petits enfants, de grosses dames aux cheveux teints en blond, aux ongles longs et au parler excessif des Caraïbes, des grands-mères noires qui étaient installées sur leur siège avec une majesté de matrones éthiopiennes et qui, en se levant quand arrivait leur arrêt, circulaient avec beaucoup de difficulté, oscillant pas à pas sur leurs énormes chaussures de sport, corps disproportionnés et obliques, comme atteints d'une douloureuse maladie des os. Et à mesure que les passagers de

l'autobus cessaient d'être blancs, la ville changeait elle aussi derrière la vitre, elle devenait plus vaste et plus vide, détériorée, plus pauvre, avec moins de circulation, peu de vitrines donnant sur des trottoirs presque déserts, se désagrégeait en espaces dépeuplés, en terrains vagues entourés de barbelés avec au fond des bâtiments brûlés ou en ruine, friches autour de maisons écroulées dont restait parfois debout un mur avec les trous des fenêtres obturés par des planches en croix, sinistres comme des ratures. De temps en temps nous parcourions une partie de rue où pour quelque raison persistait l'ombre d'une vie de quartier, un trottoir et un alignement de maisons sauvées de l'abandon, avec au carrefour une boutique à l'air modestement prospère et des hommes solitaires assis sur des perrons, de jeunes mères qui tenaient de petits enfants par la main et des pots de géraniums à une fenêtre. Les derniers touristes étaient descendus de l'autobus bien des arrêts plus tôt. ceux qui allaient vers les musées dans la partie haute de la ville, le Metropolitan ou le Guggenheim, et nous ne voyions plus à notre gauche les bosquets de Central Park couronnés au loin par les tours d'habitations de West Side Avenue, avec leurs sommets semblables à des zig-gourats ou à des temples de lointaines religions asiatiques, ou bien à des coupoles, ou aux phares d'un décor de cinéma expressionniste avec des pignons et des gargouilles.

En traversant ces parages dépeuplés, l'autobus, déjà presque vide, allait beaucoup plus vite, et le conducteur se retournait de temps en temps pour nous regarder, ou étudiait notre singularité dans le rétroviseur. Nous étions passés le long d'une place, occupée par un jardin à la française avec au centre une statue de bronze de Duke Ellington. Le socle figurait le bord d'une scène et Duke Ellington, droit, en smoking, appuyait ses mains sur un grand piano à queue, en bronze lui aussi. (Je ne sais plus maintenant si je l'ai vraiment vu ou si je me rappelle ce que quelqu'un m'avait raconté : qu'ailleurs à New York il y a une statue de Duke Ellington monté sur un cheval.) Cela faisait déjà plus d'une heure que nous avions pris l'autobus, à l'arrêt d'Union Square. Mais nous étions si loin, et le trajet avait été si lent qu'il semblait que cela faisait beaucoup plus longtemps, et rien non plus ne nous indiquait que nous arriverions bientôt à notre destination, la Cent cinquante-cinquième Rue. Étrangers dans la ville, nous l'étions désormais doublement, et plus encore dans ces quartiers que nous n'avions jamais visités et où nous n'étions pas sûrs de trouver notre chemin.

L'arrêt de la Cent cinquante-cinquième Rue se trouvait à l'angle d'une avenue très large, avec des bâtiments pas bien hauts et dispersés, qui donnait une impression de solitude et de limite de ville, accentuée par le gris de la journée, par les murs bas qui clôturaient les terrains vagues. Il n'y avait dans les parages personne à qui demander son chemin. Maisons pauvres, églises, boutiques fermées, un drapeau américain flottant sur un bâtiment de brique à l'air officiel et dépenaillé. Soudain nous étions gagnés par le découragement et par la peur de nous être perdus, de nous trouver peut-être d'un instant à l'autre dans une zone dangereuse, deux touristes étrangers qui se remarquent à une lieue à la ronde et qui ne savent pas où ils vont, qui s'aperçoivent avec appréhension que parmi les rares voitures qui circulent, on ne voit pas la moindre tache jaune vif d'un taxi.

Nous marchons maintenant le long des murs d'un grand cimetière qui au début nous avait semblé être un parc ou un bois. Vers l'ouest on devine les parages vastes et lointains de l'Hudson et à un carrefour, là où finit le cimetière, nous voyons de l'autre côté de l'avenue, comme une apparition ou un mirage, le bâtiment que nous cherchons, imposant, néoclassique, pas moins étrange que nous autres dans ce paysage de banlieue, le siège de la Hispanic Society of America où, nous a-t-on dit, il y a des tableaux de Velázquez et de Goya, et une grande bibliothèque où personne ne se rend, parce que qui donc pourrait bien venir dans cet endroit si éloigné de tout, dans un quartier que depuis le sud de Manhattan il est facile d'imaginer comme dévasté et dangereux.

Il y a une grille et derrière elle une cour avec des statues entre deux ailes à frontons de marbre et à colonnades, avec des noms espagnols gravés tout au long de la façade. Il y a une grandiloquente statue équestre du Cid et, sur le mur d'un des bâtiments, un grand bas-relief de don Quichotte monté sur Rossinante, le cavalier et la monture aussi en déroute et squelettiques l'un que l'autre. À côté de la porte d'entrée, une femme aux cheveux blancs tenus par une barrette, l'air négligé, fume une cigarette avec cette attitude mi-furtive mi-obstinée des fumeurs américains qui sont obligés de sortir dans le mauvais temps pour tirer quelques bouffées, se défendant du froid contre une colonne ou abrités derrière l'angle d'un bâtiment, tirant des bouffées rapides de leur cigarette puis la cachant, craignant la réprobation de ceux qui passent à côté d'eux. La femme nous regarde un instant et plus tard nous nous rappellerons tous les deux que ses yeux nous ont

impressionnés, qu'ils brillaient comme des braises dans son visage ridé, comme derrière un masque, les yeux vifs et fiers d'une femme beaucoup plus jeune que son apparence physique, une employée ou une secrétaire américaine déjà proche de la retraite, qui habite seule et qui ne se soucie guère de s'arranger, qui se coupe les cheveux n'importe comment et porte des chandails sombres et des pantalons d'homme, des chaussures mi-orthopédiques mi-sportives, des lunettes attachées par une chaînette, et qui est tellement demeurée dans le passé qu'elle n'a même pas perdu l'habitude de fumer.

Dans le vestibule, nous cherchons en vain le guichet. Un concierge vieux et gros, assis avec une paresseuse insouciance dans un fauteuil monacal, nous indique que nous pouvons avancer librement, et à son visage, à son attitude et à son accent quand il parle anglais, on remarque tout de suite qu'il est cubain. Il porte une veste d'uniforme grise, semblable à celle d'un appariteur espagnol, une veste d'appariteur espagnol d'autrefois, détériorée par une très grande ancienneté, par des années et des armées de paresse administrative et somnolente. À peine sommes-nous dans le vestibule que nous remarquons avec appréhension que presque personne ne vient dans ce lieu et que tout y subit une dégradation uniforme, celle des choses que l'on ne renouvelle pas, qu'on fait durer alors qu'elles sont déjà usées et devenues obsolètes, et qui pourtant peuvent encore servir. L'écriteau qui annonce les horaires, collé à la vitre d'entrée, est imprimé avec des caractères vieillis, et il a jauni, obéissant au même principe de lente érosion par le temps que la veste du concierge, ou que les photos encadrées qui, dans une vitrine, rappellent la fondation de la Hispanic Society dans les années vingt, les grandes voitures noires des autorités espagnoles et américaines qui ont assisté à l'inauguration, le bâtiment alors dressé dans un espace où il n'y avait rien d'autre, élégant et blanc dans le classicisme de son architecture, ses marbres récemment polis qui brillaient avec l'éclat du neuf, de ce qui semblait avoir devant soi un avenir triomphal. Dans le ciel, au-dessus des têtes couvertes de hauts-de-forme et de panamas, on voit un aéroplane qui devait alors être aussi vertigineusement moderne que les automobiles des messieurs et des dames qui participaient à l'inauguration. Mais le carton des photos s'est gondolé et dans les angles, à l'intérieur des cadres, on peut voir de minuscules trous de mites.

Où sommes-nous maintenant, où sommes-nous parvenus quand nous entrons dans une salle vaste et sombre qui a quelque chose d'un patio de palais espagnol, avec les bois sculptés de sièges Renaissance et les arcades d'une pierre sombre et rougeâtre, encore obscurcie par la faiblesse de la lumière du jour filtrée par les verrières du plafond. Cet espace se refuse à toute identification précise, parce qu'il pourrait être aussi bien le patio d'un palais sur lequel ouvrent des galeries que la sacristie immense et désordonnée d'une cathédrale, ou que la réserve d'un musée dont la destination exacte serait aussi confuse que ses règles d'organisation ou que le principe qui y régit les acquisitions. Au début du siècle, le millionnaire Archer Milton Huntington, possédé d'un espagnolisme passionné, romantique et insensé, d'une érudition omnivore et insatiable, a parcouru l'Espagne en achetant de tout, en achetant n'importe quoi, aussi bien le chœur d'une cathédrale qu'une cruche de terre vernissée, des tableaux de Velázquez et de Goya et des chasubles d'évêques, des haches paléolithiques, des flèches de bronze, des christs de procession sanguinolents, des ostensoirs en argent massif, des carreaux de faïence valenciens, un manuscrit de l'Apocalypse en parchemin enluminé, un exemplaire de la première édition de *La Célestine*, les *Dialogues d'amour* de Judà Abravanel, appelé Léon l'Hébreu, Juif espagnol réfugié en Italie, l'*Amadis de Gaule* de mille cinq cent dix-neuf, la Bible traduite en espagnol par Yom Tob Arias, fils de Levi Arias, et imprimée en mille cinq cent treize à Ferrare parce que, en Espagne, il aurait alors été impossible de la publier, le premier *Lazarillo de Tormes*, *Palmerin d'Angleterre* dans l'édition même qu'a dû lire don Quichotte, la première édition de *La Galatée*, les extensions successives du redoutable *Index librorum prohibitorum* le *Don Quichotte* de mille six cent cinq, et tant d'autres livres et manuscrits espagnols que personne n'appréciait et qui ont été vendus pour n'importe quel prix à cet homme qui voyageait en automobile par les routes impossibles du pays et qui vivait dans une perpétuelle excitation enthousiaste pour toute chose, dans un prodigieux appétit d'acheter, Mr Huntington le multimillionnaire, allant d'ici et de là avec sa violente énergie américaine, par les bourgades rurales et mortes de Castille, suivant l'itinéraire du Cid, achetant n'importe quoi et donnant des ordres expéditifs pour l'envoyer en Amérique, tableaux, tapisseries, fers forgés, retables entiers, débris de l'emphatique gloire espagnole, reliques d'une opulence

ecclésiastique mais aussi témoignages d'une vie populaire nécessaire, écuelles de terre cuite où les pauvres devaient boire leur bouillie de blé et gargoulettes grâce auxquelles ils offraient le luxe d'une eau fraîche à leurs intérieurs desséchés. Il a dirigé des fouilles archéologiques à Itálica et il a acheté en un seul lot au marquis désargenté de Jerez de los Caballeros sa collection de dix mille volumes. Et pour accueillir tout le butin démesuré de ses voyages en Espagne, il a construit ce palais à l'une des extrémités de Manhattan jusqu'où ne sont jamais arrivées la prospérité ni la fièvre de spéculation qu' Huntington avait peut-être imaginées : tout se trouve entre ces murs, dans des vitrines, dans des recoins, chaque chose avec une étiquette sommaire, date et lieu d'origine, toujours écrite sur du papier jauni, mosaïques romaines et lampes à huile, poteries néolithiques, épées médiévales, vierges gothiques, comme sur un marché aux puces où elles auraient fini par échouer, arrachées dans la confusion à la grande crue du temps, tous les témoignages et les legs du passé, les dépouilles des maisons des riches et de celles des pauvres, les ors des églises, les cabinets Renaissance des salons, les pincettes avec lesquelles on tisonnait le feu ainsi que les tapisseries et les tableaux qui ont été suspendus aux murs d'églises aujourd'hui abandonnées et pillées, de palais qui peut-être n'existent plus, pierres tombales presque effacées des puissants et vasques de marbre qui accueillaient l'eau bénite dans la pénombre froide des chapelles. Et aussi les noms, noms sonores des villes espagnoles sur les cliquettes des vitrines et au milieu d'elles, soudain, à côté d'une terrine de terre cuite vernissée verte que je reconnais immédiatement, le nom de ma ville natale, où il y avait encore quand j'étais enfant un quartier des potiers dans lequel les fours demeuraient semblables à ceux du temps des musulmans, une rue large et ensoleillée qui s'appelait la rue de Valencia et qui débouchait sur la campagne. C'est de là qu'est venue cette terrine que maintenant je le montre, derrière une vitre dans une des salles solitaires de la Hispanic Society tic New York et qui, dans cet éloignement, me ramène juste au cœur de mon enfance : en son centre est dessiné un coq entouré d'un cercle, et en le regardant, je ressens presque sous le bout de mes doigts la surface vitrifiée de la céramique et la saillie des lignes du dessin, qui est un coq immémorial et qui ressemble aussi à un coq de Picasso, qui était répété sur les terrines et les assiettes de chez, moi, et aussi sur le ventre des pots à eau. Je me rappelle les grandes terrines où les femmes mélangeaient

la viande hachée et les épices pour la charcuterie, quand on tuait le cochon, les assiettes de terre cuite où l'on coupait les tomates et les poivrons verts pour les salades, natures mortes austères et savoureuses de la nourriture populaire. Ces objets s'étaient toujours trouvés sur les tables et dans les placards des maisons et ils semblaient presque avoir les attributs d'une pérennité liturgique, et pourtant ils ont disparu en très peu de temps, tout juste quelques années, repoussés par l'invasion du plastique et de la vaisselle industrielle. Ils s'en sont allés comme les maisons dans la pénombre profonde desquelles brillaient leurs tombes amples et courbes, et comme les défunts qui les avaient habitées.

Moi aussi cette terrine me rappelle des souvenirs, dit tout près de nous la femme que nous avons vue fumer à la porte. Elle s'excuse de nous interrompre, de nous avoir écoulés : j'ai reconnu votre accent, il y a très longtemps j'ai vécu dans cette ville. Sa voix est presque aussi jeune que ses yeux, aussi étrangère à l'âge qui s'inscrit sur les traits de son visage et qu'au laisser-aller américain de son habillement. Je travaille à la bibliothèque, si cela vous intéresse j'aurai grand plaisir à vous la montrer. Il s'y trouve tant de trésors et si peu de gens le savent. Il y vient de temps en temps des professeurs, des gens très savants qui travaillent sur des sujets hispaniques, mais il peut se passer des semaines, même des mois entiers sans que personne ne vienne me demander un livre. Qui pourrait venir aussi loin, qui pourrait s'imaginer qu'il y ait ici des tableaux de Velázquez, du Greco, de Goya, si près du Bronx, que nous conservons la première édition du *Luzarillo de Tortues* et de *Don Quichotte*, et *La Célestine* de mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf. Les touristes vont jusqu'à la Quatre-vingt-dixième Rue pour visiter le musée Guggenheim, et ils s'imaginent qu'au-delà se trouve un monde inconnu et aussi dangereux que le cœur de l'Afrique. J'habite par ici au milieu d'une population de Cubains et de Dominicains où l'on n'entend pas parler anglais. En dessous de mon appartement il y a un restaurant cubain qui s'appelle *La Flor de Broadway*. Ils font les ragoûts et les daïquiris les plus savoureux de New York et ils vous laissent fumer tranquillement aux tables, qui ont des nappes de toile cirée à carreaux comme celles qu'il y avait en Espagne quand j'étais très jeune. Quel luxe, fumer une cigarette en prenant un café noir après le repas. Vous savez sûrement combien c'est devenu rare par ici, qu'on vous laisse fumer à la table d'un restaurant. Le tabac me fait du mal aux bronches et les

gens me regardent de travers quand ils entrent ici et qu'ils me voient fumer à la porte, mais je suis trop vieille pour changer et j'aime beaucoup la cigarette, je profite de chacune de celles que je fume, elles me tiennent compagnie et m'aident à faire la conversation ou à passer le temps quand je suis seule. En plus, quand j'étais très jeune, je voulais m'échapper d'Espagne et partir en Amérique parce que là-bas les femmes pouvaient fumer, porter des pantalons et conduire des voitures, comme cela se voyait dans les films d'avant-guerre.

La femme parlait un espagnol net et diaphane, comme celui qu'on peut entendre dans certaines villes d'Aragon, mais son accent avait des adhérences caraïbes et nord-américaines, et le ton de sa voix devenait tout à fait anglo-saxon quand elle prononçait un mot en anglais. Elle nous avait invités à prendre une tasse de thé dans son bureau et nous avions accepté, en partie parce que nous commençons à ressentir la fatigue physique causée par la visite du musée, et aussi parce que dans sa manière de parler et de nous regarder, il y avait quelque chose d'hypnotique, et plus encore dans ce lieu désert et silencieux, dans le matin gris de l'avant-dernière journée de notre séjour. Elle nous inquiétait et en même temps nous subjuguait, cette femme qui ne nous avait pas dit son nom, qui nous parlait avec une voix espagnole datant de bien des années et qui nous examinait avec des yeux beaucoup plus jeunes que son visage et que sa silhouette, que ses mains tachées de brun et ridées avec des déformations d'arthrite aux articulations, que sa respiration de fumeuse, même si le tabac n'avait ni jauni ses doigts ni assombri sa voix. La pièce était petite, en désordre, avec une odeur de vieux papier, des meubles de bureau des années vingt comme on en voit dans certains tableaux d'Edward Hopper. D'une armoire, la femme a sorti trois tasses et trois sachets de thé qu'elle a posés sur les papiers de la table et, avec un air de s'excuser très nord-américain, elle est sortie pour aller chercher un peu d'eau chaude. Nous nous regardons sans rien dire, nous nous sourions pour établir entre nous une complicité dans cette situation si étrange, et la femme revient immédiatement, nous regarde avec des yeux assez perspicaces pour deviner si pendant son absence nous avons dit quelque chose sur elle. Ses lunettes sont tenues à son cou par une chaînette. Elle a l'air d'une secrétaire de département d'université sur le point de prendre sa retraite, mais ses yeux m'interrogent de manière aussi éhontée que s'ils étaient protégés par l'anonymat d'un masque, et la femme

qui regarde à travers eux n'est pas la même que celle qui verse l'eau chaude dans les tasses et qui agit avec précaution, avec la courtoisie de la rigide étiquette nord-américaine, qui coiffe n'importe comment ses cheveux blanchissants et qui porte des pantalons, des chandails et des chaussures d'une commodité austère et plutôt désolante. Elle me regarde comme si j'avais trente ans et qu'elle évaluait les hommes crûment, en termes d'attraits ou de disponibilité sexuelle ; elle te regarde en cherchant à deviner si nous sommes amants ou mariés, et si dans notre manière de nous adresser l'un à l'autre se trouvent des symptômes de désir ou de distance. Et tandis que ses yeux magnétiques étudient chaque détail de ta présence et de la mienne, de nos visages et de nos vêtements, ses mains de vieille femme accomplissent le rituel de l'hospitalité académique, servant le thé et proposant des sachets de sucre et de saccharine, et de ces bâtonnets de plastique qui aux États-Unis remplacent si désagréablement les petites cuillers, et sa voix diaphane, ancienne, espagnole, avec des nuances cubaines et anglo-saxonnes, nous parle de ce millionnaire mégalomane qui a construit la Hispanic Society au coin de Broadway et de la cent cinquante-cinquième Rue en croyant que cette partie de Harlem deviendrait très bientôt à la mode chez les riches, et aussi de ce qu'il y a d'étrange à passer sa vie aussi loin de l'Espagne et pourtant entourée de tant de choses espagnoles, si loin de l'Espagne et de n'importe quel lieu, même de New York dit-elle, en montrant d'un geste la fenêtre par laquelle on peut voir un trottoir populaire et pauvre et qui pourtant borde Broadway, un alignement de maisons de brique rouge barrées par des escaliers de secours et surmontées de réservoirs d'eau, et au-delà de la grisaille de l'horizon dégagé les grandes tours noircies des logements sociaux du Bronx.

Il y a maintenant plus de quarante ans que je suis venue d'Espagne, je n'y suis jamais retournée et je n'ai pas l'intention de le faire, mais je me rappelle certains endroits de votre ville, certains noms, la place Santa Maria où le vent soufflait si fort les soirs d'hiver, la rue Royale, est-ce qu'elle s'appelait ainsi ? Pourtant, je me rappelle maintenant qu'on lui avait donné le nom de José Antonio Primo de Rivera. Et cette rue où il y avait les ateliers de poterie, j'avais oublié son nom mais quand j'ai entendu que vous parliez à votre femme de la rue de Valencia, j'ai tout de suite réalisé que c'était d'elle qu'il s'agissait, et je me suis rappelé cette chanson que l'on chantait à l'époque :

*Dans la rue de Valencia
Les artisans potiers
Avec la glaise et l'eau
Fabriquent des marmites.*

Quand j'étais encore jeune, je me suis arrangée pour suivre des cours de littérature espagnole à l'université Columbia avec don Francisco Garcia Lorca, et il aimait que je lui chante ces vers, il disait que rien ne pouvait être plus juste, il les répétait à haute voix pour que nous remarquions bien qu'il n'y avait ni un adjectif ni un nom qui ne fût banal, et pourtant, le résultat, nous disait-il, en même temps qu'il est poétique, est aussi chargé d'informations qu'une phrase d'un guide, comme dans les anciennes romances.

Elle parle beaucoup, elle nous hypnotise avec son récit, mais en réalité nous ne parvenons pas à savoir quoi que ce soit de sa véritable vie, pas même son nom, même si ce détail nous n'en prendrons conscience, non sans étonnement, que lorsque nous serons partis. Quelle allure peut avoir l'appartement où elle habite, seule sans aucun doute, peut-être avec la compagnie d'un chat, écoutant les voix et les musiques cubaines qui montent de *La Flor de Broadway*, où elle va régulièrement dîner, où elle prend un plat de haricots avec du porc et du riz et où peut-être elle s'étourdit avec un daïquiri, seule à une table garnie de toile cirée à carreaux, fumant ensuite tandis qu'elle boit un café et regarde vers la rue et vers les hommes et les femmes avec ce regard d'évaluation sexuelle infailible. Que fait-elle pendant toutes ces heures et toutes ces journées où personne ne vient consulter les livres de la bibliothèque, les trésors ensevelis qu'elle catalogue et qu'elle examine avec une expression de sévère efficacité sur son visage ridé, les yeux entrouverts derrière ses lunettes attachées avec un ruban noir. Exemplaires uniques qu'on ne peut trouver qu'ici, premières éditions, collections complètes de revues érudites, fascicules brochés, lettres autographes, toute la littérature espagnole, toutes les recherches et tous les savoirs possibles sur l'Espagne réunis dans cette grande bibliothèque où presque personne ne vient. Elle, pourtant, n'a plus besoin d'ouvrir les volumes de la collection des *Clásicos Castellanos* parce qu'à l'époque des cours du professeur Garcia Lorca, encouragée par lui nous dit-elle, elle a pris l'habitude d'apprendre par cœur les poèmes qui lui plaisaient le plus, de sorte qu'elle pouvait réciter une grande partie du *Romancero*, et les

sonnets de Garcilaso de la Vega, de Góngora, de Quevedo, et tout saint Jean de la Croix et presque tout Fray Luis de León, et Bécquer et Espronceda qui avaient été les passions de sa première adolescence fantasque et littéraire, partagées avec son frère, qui était de peu son aîné, et avec qui elle récitait tant bien que mal *Don Juan Tenorio*, ou *Fuenteovejuna*, ou *La vie est un songe*. C'est peut-être à cela qu'elle avait consacré toutes les années pendant lesquelles elle avait travaillé à la bibliothèque de la Hispanic Society, à apprendre par cœur la littérature espagnole, à se la réciter en silence ou à voix basse, bougeant les lèvres comme si elle priait pendant qu'elle allait tous les matins à son travail par les trottoirs caraïbes de Broadway, ou qu'elle se rendait dans le sud de Manhattan par les autobus lents ou les rames bondées du métro, pendant qu'elle était allongée la nuit dans les insomnies de son lit solitaire ou qu'elle parcourait les salles du musée sans presque s'arrêter ni à aucun tableau ni à aucun objet, dont elle connaissait aussi par cœur la disposition, comme les noms et les dates inscrits à la machine sur les étiquettes. Mais il y avait un tableau devant lequel elle s'arrêtait toujours, et elle s'asseyait pour le regarder à loisir, avec une émotion mélancolique qui jamais ne s'amortissait, et qui même se renforçait à mesure que passaient les années et que tout dans ce lieu semblait demeurer aussi invariable que dans un royaume enchanté. Les étiquettes, les affiches et les catalogues jaunissaient, les sanitaires se transformaient en reliques de plus en plus anciennes, les rudes cheveux frisés des concierges cubains ou portoricains devenaient blancs, les poches de leurs vestes grises d'appariteurs espagnols se perçaient et le bord de leurs manches s'usait, et elle, le temps la transformait en une inconnue chaque fois qu'elle se regardait dans une glace, à part ses yeux dont l'éclat était aussi tranchant et beau que lorsqu'elle avait trente ans et quelle s'était trouvée pour la première fois seule et maîtresse d'elle-même en Amérique, possédée par un enthousiasme de vivre qui pouvait atteindre des sommets d'inquiétude et de délire peut-être encore plus fervents que la rage de collections lunatique et déchaînée de Mr Huntington. J'aime m'asseoir face à ce tableau de Velázquez, le portrait de cette enfant brune dont personne ne sait qui elle était, ni comment elle s'appelait, ni pourquoi Velázquez l'a peinte, nous a-t-elle dit. Je suis sûre que vous l'avez déjà vu, mais ne partez pas sans le regarder encore un peu, parce qu'il se peut que vous ne reveniez pas et que vous ne le voyiez plus jamais. Avec les années, on cesse de faire

attention aux choses, on s'y habitue et on ne les regarde plus, pas seulement par indifférence, mais aussi par hygiène mentale, les gardiens de n'importe quel musée deviendraient fous s'ils regardaient en permanence tous les tableaux qui les environnent, dans tous leurs détails. Moi, j'entre ici et je ne vois plus rien, après toutes ces années, mais cette fillette de Velázquez je la vois toujours, il y a un aimant qui m'attire vers elle, elle me regarde toujours, et bien que je connaisse son visage par cœur j'y découvre toujours quelque chose de nouveau, comme j'imagine que peut le faire une mère ou un père sur le visage de son enfant, ou un amant sur celui de celle qu'il aime. Ici ou dans n'importe quel autre musée, les tableaux représentent des puissants ou des saints, des gens gonflés d'arrogance ou bouleversés par la sainteté ou les tourments du martyre, mais cette enfant ne représente rien, elle n'est ni la Vierge enfant, ni une infante, ni la fille d'un duc, elle n'est rien d'autre qu'elle-même, une illicite solitaire avec une expression de sérieux et de douceur, comme perdue dans la mélancolie d'un rêve enfantin, perdue aussi dans ce lieu, dans les salles pompeuses et un peu malpropres de la Hispanic Society, comme une enfant ensorcelée dans un palais de conte de fées à l'intérieur duquel le temps s'est arrêté il y a un siècle, elle a un regard franc et en même temps timide et réservé, et ses yeux sombres se posent en ce moment sur les miens, tandis que j'écris, même si je suis maintenant très loin d'elle et de ce midi nuageux de New York, la veille de notre départ. Il ne s'est passé que quelques mois et mes souvenirs sont toujours nets et solides, mais si je réfléchis attentivement à ces heures passées à la Hispanic Society, au visage de la fillette de Velázquez, à la voix et aux yeux de feu de la femme qui ne nous avait pas dit son nom, tout cela a le tremblé, la fragile consistance d'un événement dont ne sait pas s'il s'est réellement passé. Pourtant je conserve des preuves, des détails matériels, le ticket Metrocard que nous avons utilisé pour prendre l'autobus qui nous a emportés si loin, les cartes postales que nous avons achetées à la boutique de la Hispanic Society, qui est une boutique très précaire, où il existe encore des cartes postales en noir et blanc d'il y a presque un siècle et des guides, des catalogues de publications que l'on pourrait trouver dans les étals des librairies d'occasion où l'on propose ce qu'il y a de plus manipulé et abîmé. Mais cet endroit imprévisible, une boutique si modeste qu'elle a quelque chose d'un humble bureau de tabac espagnol – comment ne pas la comparer avec les boutiques d'autres musées de New York, spectaculaires

supermarchés de luxe –, occupe, par une inexplicable organisation de l'espace, une salle immense entièrement entourée de grands comptoirs de bois sombre comme les étagères d'un magasin de tissus démesuré du début du siècle, ou comme ces buffets gigantesques qu'on trouve dans les sacristies de cathédrales et où l'on range les vêtements liturgiques. La boutique occupe un angle sans lumière, une partie du comptoir derrière lequel est assise une dame très âgée qui a l'air de vouloir se mettre à tricoter à tout moment, dès que seront partis ces deux étranges visiteurs qui pour l'instant passent en revue une triste collection de cartes postales. Et tous les murs, du sol au plafond, sont garnis d'immenses peintures, ou plutôt d'une seule et même peinture qui se déploie sans interruption sur toute l'ampleur de la salle, et où sont représentés, comme dans un délire de carnaval baroque ou dans le désordre des planches d'une encyclopédie, tous les costumes régionaux, tous les métiers, toutes les danses traditionnelles, tous les paysages d'Espagne, toute la pacotille d'un folklore romantique peinte au forfait par Joaquín Sorolla, comme une Chapelle Sixtine consacrée à glorifier la passion hispanique de Mr Huntington, à célébrer à grands coups de pinceau colorés chaque type humain, chaque costume poussiéreux ou chaque coiffure ancestrale, chaque particularité anthropologique, les cavaliers andalous avec leurs chapeaux à larges bords et les paysans basques avec leurs bérets, les Catalans avec leurs bonnets et leurs espadrilles et les Castillans avec leurs visages tannés et ridés, les Aragonais dansant la *jota* avec des foulards rouges noués sur la nuque ; et aussi les orangeraies et les oliveraies, les eaux cantabriques où pêchent les marins du Nord, les greniers galiciens et les moulins de la Manche, les gitanes andalouses avec leurs robes à volants et les danseuses des fêtes, Valenciennes avec leurs jupes raidies d'amidon et de pierreries, leurs coiffures rigides comme celles des dames ibères, les vergers et les déserts, les ciels violacés du Greco et la lumière claire et riche de la Méditerranée, des mètres et des mètres carrés de peinture, une profusion de visages semblables à des masques, d'habits semblables à des déguisements, et le tournis d'un bal de carnaval dans la minutie surprenante d'un catalogue ou d'un règlement, chaque habitant avec ses caractéristiques locales et l'uniforme convenable, attelé à ses éternelles coutumes et au paysage de sa région, chaque individu aussi classifié par son origine et par sa province que les oiseaux et les insectes par leurs catégories zoologiques.

Mais ce que j'ai maintenant en face de moi, dans mon bureau, à côté du clavier de l'ordinateur et du coquillage blanc et poli par l'eau qu'Arturo a trouvé il y a deux étés sur la plage de Zahara, c'est l'une des cartes postales que nous avons achetées à la boutique de la Hispanic Society, le portrait de cette enfant brune, délicate, solitaire, silhouettée sur un fond gris, qui me regarde aujourd'hui comme le jour où à midi nous sommes allés la regarder pour la dernière fois avant de partir, la veille de notre voyage de retour, quand déjà nous n'étions presque plus à New York, même si nous avons encore devant nous un jour entier avant de nous envoler pour Madrid, et que le temps se défaisait entre nos doigts avec une inconsistance de papier brûlé, de feuillets de cendre, minutes et heures sans apaisement comme le temps mésaventureux et fugace des amants clandestins qui, à peine se sont-ils retrouvés, savent que le compte à rebours de la séparation a commencé pour eux. Quand on invente, on a la vaine assurance de prendre possession des lieux et des choses, des gens à propos desquels on écrit : dans mon bureau, sous la lumière de la lampe qui éclaire mes mains et le clavier, la souris et le coquillage dont j'aime caresser distraitemment les cannelures du bout de mes doigts, la carte postale de la fillette de Velázquez, je peux avoir la sensation que rien de ce que j'invente ou dont je me souviens ne se trouve en dehors de moi, de cet espace fermé. Mais les lieux existent même si je n'y suis pas allé ou si je n'y reviendrai pas, et les autres vies que j'ai vécues et les hommes que j'ai été avant de devenir celui que je suis avec toi perdurent peut-être dans la mémoire des autres et, en ce moment même, à six heures et à six mille kilomètres de cette pièce, l'enfant qui me regarde sur une pâle reproduction de carte postale regarde et sourit légèrement sur un tableau véritable et tangible, peint par Velázquez vers mille six cent quarante, emporté à New York vers mille neuf cent par un multimillionnaire américain, accroché dans une grande salle au milieu de la pénombre d'un musée que peu de gens visitent. Qui sait si en ce moment, alors qu'à New York il est deux heures et quart de l'après-midi et qu'ici commence une nuit de décembre, il y aura quelqu'un pour regarder le visage de cette enfant, quelqu'un qui découvrira ou reconnaîtra dans ses yeux sombres la mélancolie d'un long exil.